

LIBERTÉ — ÉGALITÉ — FRATERNITÉ

LA LIBERTÉ

DE SAINT-PIERRE ET MIQUELON

*Liberté, Liberté chérie
Combats avec tes défenseurs*

(ROUGET DE L'ISLE)

*Un peuple n'est vaincu que
lorsqu'il accepte de l'être.*

(FOCH)

HEBDOMADAIRE INDEPENDANT

Administration, Publicité et Circulation: Léon Briand, rue Jacques Cartier -:- SAINT-PIERRE

L'EXPLOIT D'UN DE NOS NAVIRES

Tous les journaux britanniques publient en très bonne place, avec photographies, le récit des exploits de la corvette « *Aconit* » des F. N. F. L.

Voici le communiqué de l'amirauté britannique. « L'Amirauté a le regret d'annoncer que le contre-torpilleur « *Harvester* » (Commandant A.A. Tair. DSO, RN, Officier commandant les forces d'escorte) a été torpillé et coulé le mois dernier, tandis qu'il défendait un convoi transatlantique.

Le « *Harvester* » repéra un sous marin vers minuit, l'attaqua avec des grenades sous marines et le contraignit à faire surface. Le « *Harvester* » éperonna alors le sous-marin qui, pendant plusieurs minutes, resta pris sous la poupe du contre-torpilleur avant de se détacher.

Peu après, la corvette française libre « *Aconit* » (lieutenant de vaisseau Jean Levasseur) aperçut ce sous-marin à la surface, ouvrit le feu sur lui et changea de cap pour éperonner.

La corvette toucha le sous-marin U. 444 en plein milieu et le coula immédiatement. Les survivants furent recueillis et faits prisonniers de guerre.

Bien que le contre-torpilleur « *Harvester* » eut été endommagé à l'arrière et ne put poursuivre sa route qu'à une vitesse très réduite le commandant Tair ordonna à l'*Aconit*, qui était restée prête à se porter au secours du « *Harvester* », de retourner auprès du convoi qui courait encore le danger d'être attaqué. Plus tard, le « *Harvester* » fut contraint de stopper et c'est tandis qu'il était ainsi arrêté en mer qu'il fut torpillé et coulé.

Tandis qu'elle ramassait les survivants du contre-torpilleur, la corvette « *Aconit* » aperçut à la surface un autre sous-marin. Celui-ci plongea et l'*Aconit* attaqua à la grenade sous-marine. Le sous marin U. 432 fut obligé de faire surface, il fut attaqué au canon et mis hors de combat. Enfin l'*Aconit* éperonna et coula l'ennemi. Les survivants du « *Harvester* » qui attendaient d'être recueillis virent l'U. 432 attaqué et la destruction de ce second sous-marin.

Voici des extraits du récit du commandant de l'*Aconit*.

« Depuis de longs mois déjà notre corvette « *brique* » l'Atlantique nord. Capitaine au long cours, lieutenant

de vaisseau de réserve, je la commande depuis sa mise en service, assisté de tout jeunes officiers, dont très peu ont connu la marine d'avant guerre. Ils ont quitté les bancs de l'école navale des F. N. F. L. et ont immédiatement été jetés dans la gigantesque bataille de l'Atlantique.

L'équipage, magnifique d'union, formé de petits gars de tous les coins de la France, accourus des parties du monde les plus diverses après des aventures bien souvent incroyables, a compris que grâce à son endurance et à son courage les trois couleurs pourraient encore flotter librement à la corne de notre corvette.

Aujourd'hui, la corvette est en convoi. La nuit tombe, la brise est faible, l'océan calme, de féériques aurores boréales illuminent la voûte étoilée au septentrion. On sent l'ennemi rôder dans l'ombre qui vient; brusquement une explosion, un bâtiment vient d'être torpillé. La bagarre est déclanchée.

Aussitôt, les bons chiens de courir sus à l'ennemi. Ils donnent de la voix tant qu'ils peuvent, et, bientôt, ils vont mordre. Un sous-marin est grenadé et abordé. L'abordeur demande de l'aide, car le choc a provoqué des avaries. Il demande assistance pendant qu'il va panser sa blessure. La corvette fonce toute à la joie de la bonne nouvelle qu'elle vient d'apprendre, déjà le frère d'armes glorieusement touché est en vue, on va ralentir pour lui demander des détails. Mais, soudain qu'est-ce donc que cette petite masse noire, là tout près, qui laisse derrière elle une frange d'écume? « Un sous-marin par babord soixante-dix ». « A gauche toute! prévenez la machine! Zéro la barre! comme ça » Un coup de projecteur, un bon mitraillage, un choc mou, un ou deux soubresauts, des cris dans l'eau et le pirate descend lentement vers les abîmes marins, pointant vers le ciel son étrave toujours munie des redoutables engins de mort, désormais inoffensifs. Quatre prisonniers sont repêchés après de patientes manœuvres. L'un d'eux mourra le lendemain, des suites de ses blessures et sera immergé avec les honneurs militaires.

Et le convoi continue sa route. Le jour se lève. Soudain la T.S.F. hurle: « destroyer britannique « *Harvester* »

TRIBUNE LIBRE

NOTRE HÉRITAGE ROCHDALIEN

(suite)

Le dernier des principes des vieux tisserands s'énonce comme suit : *Le plus possible, les sociétés coopératives doivent associer leur force en des groupements démocratiques pour les achats en gros, la fabrication et l'établissement de services trop considérables pour être entrepris par des organisations locales.*

Les Pionniers ne perdaient pas de vue les procédés commerciaux par lesquels ils espéraient hausser leur classe à une situation comportant liberté et niveau de vie suffisant. Lorsqu'ils déclarèrent dans leur règlement qu'ils se proposaient : *d'ordonner les puissances de la production, de la distribution, de l'éducation et du gouvernement*, ils regardaient l'avenir par-delà leurs magasins locaux. Dès 1855, le nombre des magasins coopératifs avait crû à tel point, la connaissance des besoins du consommateur était si exacte et la demande de certaines denrées si constante que les Pionniers décidèrent d'établir un centre coopératif avec lequel les sociétés du voisinage pourraient et devraient traiter. Quatre ans plus tard, le service de gros de Rochdale cessa ses opérations, ayant subi une perte de 7000 dollars. Il fit faillite surtout parce qu'il appartenait à des particuliers au lieu d'appartenir aux coopératives de détail. Sa disparition fit l'effet d'une défaite, mais aussi elle mit en lumière les salutaires leçons de cette défaite. Des effets, on remonta aux causes et en 1860, les coopérateurs étaient prêts à faire un autre essai. Ils tinrent une assemblée près de Manchester, et l'un des chefs, William Marcroft, surnommé « la tête longue » déclara : *« les coopérateurs ne doivent pas avoir de repos tant qu'ils n'auront pas leurs propres navires pour leur apporter les produits des autres pays directement du producteur au consommateur, et ainsi leur épargner les profits des intermédiaires »*

Un magasin de gros central faisant le commerce en grand, produisant ses propres marchandises et même dirigeant son propre service de navigation, tel était le rêve qu'avaient caressé les premiers coopérateurs. Ils allaient maintenant le réaliser. La cause immédiate qui détermina la fondation de la Société coopérative de gros fut le boycottage des coopératives par les marchands en gros. Pour ce prémunir contre la répétition de ce contretemps, la société ouvrit un magasin à Manchester et invita les coopératives de détail à en souscrire le capital. Aucun particulier ne pouvait détenir des parts, les seuls actionnaires étant les magasins coopératifs existants. La C.W.S. (Cooperative Wholesale Society) s'en est toujours tenue à cette règle.

La société coopérative de gros est un facteur important et nécessaire de l'exécution du programme coopératif tel que les Pionniers de Rochdale le conçurent. Ses avantages sont évidemment les suivants :

1°) Les achats en grande quantité profitent aux sociétés locales;

2°) La fabrication sur une vaste échelle n'est pas souvent à la portée des sociétés locales mais une organisation centrale approvisionnant plusieurs groupes locaux

peut en toute sûreté commencer dès que le chiffre d'affaires garantit un débouché pour les produits manufacturés;

3°) Les sociétés locales auraient de la difficulté à maintenir une imprimerie coopérative, mais lorsque plusieurs coopératives sont groupées, elles peuvent soutenir et, en réalité, elles soutiennent, leurs propres publications;

4°) La société de gros peut fournir des vérificateurs coopératifs attitrés pour examiner les livres des sociétés locales, donner des avis aux Conseils d'Administration et aux gérants, établir une comptabilité uniforme dans les sociétés locales;

5°) Elle peut établir un Bureau Central d'Education Coopérative pour diriger l'exécution d'un programme d'Education pour l'ensemble des sociétés locales.

Actuellement les Coopératives d'Angleterre et de Suède fournissent des preuves magnifiques du réalisme des Pionniers. Plus de 1.200 coopératives forment la « English Cooperative Wholesale Society »; celle-ci possède plus de 150 usines et, avant la guerre, fournissait plus de farine, souliers et savon, que n'importe quel autre fabricant du pays. Elle possède des navires et a des comptoirs d'achats dans tous les centres commerciaux du globe. Son organisation bancaire fait des affaires équivalente à celles de la quatrième plus grande banque d'Angleterre. De son côté, la Scottish Wholesale est la coopérative de gros de l'Ecosse. Ensemble, ces deux associations possèdent aux Indes et à Ceylan, des plantations de thé couvrant une superficie de plus de 35.000 acres et, avant 1939, elles étaient les plus importantes importatrices de grains, beurre, sucre et fruits secs du Royaume-Uni.

En Suède, la coopérative de Gros Kooperation Forbundet ou K. F. a prouvé qu'elle était l'une des entreprises les plus extraordinaires et les plus prospères du commerce moderne. L'histoire de la Coopération Suédoise fut, jusqu'en 1903, celle de la lutte surhumaine et incessante de quelques pionniers pour garder simplement leur entreprise à flot. Par contre, de 1908 à nos jours, ce fut une période de guerre contre les monopoles. La margarine, la première denrée importante dont les monopoles refusèrent d'approvisionner les coopératives, devint le premier objectif d'attaque de la K. F. On lui refusait un produit nécessaire, elle le fabriquerait. Le succès de cette entreprise épique fut total et resta une menace constante suspendue sur la tête de ces exploiters qui se croyaient invincibles à cause de leur contrôle des canaux bancaires. Les entreprises de K. F. sont trop étendues et trop nombreuses pour les décrire ici, toutefois il est impossible de passer sous silence la création de la Manufacture Luma qui brisa le trust européen des lampes électriques qui était dirigé et contrôlé de Genève par la Compagnie Phoebus. Avec son usine, K. F. fit tomber le prix des lampes *de quinze à huit francs*. Les consommateurs de Suède contrôlent par leurs coopératives locales associées en K. F. le journal à plus fort tirage du pays ainsi qu'un système d'assurances et de banques qui n'a rien à envier, au point de vue efficacité et intérêt général, à n'importe quel autre, d'origine capitaliste.

■ Suite en page 7

PRISONNIERS DE GUERRE



Le sort des prisonniers de guerre a depuis longtemps déjà préoccupé tous les Etats belligérants. Depuis 1864, date de la première Convention de Genève, on s'est efforcé grâce à l'aide inlassable et précieuse du Comité International de la Croix Rouge d'adoucir et de soulager autant que possible leur sort. La dernière Convention de Genève relative aux prisonniers date du 17 Juillet 1929.

Toutes les dispositions de ces Conventions ne sont évidemment appliquées par les Etats signataires que d'après leur bon vouloir. En effet, aucune mesure de contrôle par une autorité supérieure et aucune sanction ne sont prévues par les Conventions. Le seul contrôle possible est exercé par des délégués du Comité International de la Croix Rouge. Leurs rapports sont transmis par le Comité aux pays d'origine des prisonniers dont les camps ont été visités par les délégués. Et c'est alors seulement que peuvent intervenir des mesures de représailles de la part de cet Etat. Mais toute cette procédure manque évidemment de souplesse et de rapidité et une des meilleures illustrations de cette technique fût l'histoire des prisonniers allemands capturés à Dieppe par les Anglais et soi-disant mis aux fers par eux en Angleterre. L'incident, après diverses menaces de part et d'autre, mit de longs mois avant d'être réglé définitivement, et il eût des répercussions sur plusieurs des nations belligérantes.

En outre, certains pays comme la Russie et le Japon, n'étant pas signataires des conventions relatives aux prisonniers de guerre ne sont soumis à aucun contrôle.

Le Comité International de la Croix Rouge leur a cependant prêté ses « bons offices » pour constituer et échanger des listes de prisonniers et ils ont accepté, sous réserve de réciprocité. Mais ces acquiescements bénévoles n'offrent qu'une garantie douteuse. Une dépêche de Washington signalait récemment que le Japon se serait abstenu pour le moment de communiquer à la Croix Rouge les noms et adresses de ses prisonniers. En Allemagne, les prisonniers russes ne sont pas admis au bénéfice de toutes les dispositions de la Convention. Enfin, bien que la Pologne ait ratifié la convention, un délégué visitant un camp de prisonniers polonais notait que le gouvernement allemand n'autorisait cette visite qu'à titre de faveur, considérant qu'à son égard le gouvernement polonais n'existait plus et que la convention était par conséquent caduque pour ce qui est des prisonniers polonais. Outre la mauvaise foi éhontée et le cynisme du gouvernement allemand ceci montre les difficultés qui se présentent lorsqu'on veut faire respecter une Convention de ce genre par un pays sans scrupules et qui ne craint pas les représailles. En effet, le gouvernement Polonais a peu de prisonniers allemands en sa possession et les Alliés n'ont pas riposté que tous les prisonniers allemands seraient traités comme les prisonniers polonais en Allemagne. Après avoir menacé de considérer les Français Libres comme des francs-tireurs, au cas où ils tomberaient entre leurs mains, l'Allemagne, sous la menace de voir soumis au même traitement les prisonniers allemands entre les mains des Forces Françaises Libres, a concédé aux soldats de la France Com-

battante le statut de belligérant et leur a appliqué les prescriptions de la Convention de Genève.

La Convention de 1929 traite de tous les problèmes posés par la capture, l'entretien, le traitement et le travail des prisonniers de guerre.

En ce qui concerne leur entretien et leur traitement, la Convention prescrit qu'il doivent être « traités avec humanité » et que l'Etat détenteur doit pourvoir à leur entretien. Un article de Monsieur André Morize publié dans « Pour la Victoire » du 6 Mars 1943 nous donne une idée de la manière dont le Gouvernement Allemand a appliqué ces clauses de la Convention à l'égard des prisonniers français.

« Nous avons lu la description de la soupe par Constantin Joffé : « des pommes de terre pourries, noires et non lavées, jetées dans de l'eau, avec une pincée de sel et un soupçon de margarine ». « La première fois dit-il, la puanteur était telle que j'ai vomi. Mais ensuite, quand la faim nous a fait oublier ces détails, nous nous serions battu entre nous pour avoir notre ration de ce liquide qui, avec 250 grammes de pain, représentait le total de nourriture que nous recevions pour un jour entier. On ne pouvait plus obtenir d'herbe verte ordinaire, ni de feuilles des arbres, que nous aurions mangé avec délices... »

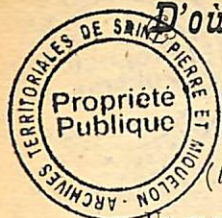
Le même menu chaque jour : 7 heures du matin : un bol d'une bouillie d'orge ou de gland. 11 heures : une soupe faite d'indescriptibles poudres chimiques, plus une pomme de terre ou un morceau de rutabaga. Le soir : un bol de la bouillie du matin plus une cuillerée de graisse de baleine ou de margarine, une demi-livre de pain, mi seigle, mi sciure de bois. Et une fois par semaine un morceau de morue bouillie ou un rond d'érsatz de saucisse, d'un contenu mystérieux qui se dissout dans l'eau chaude.

Et, parfois, les prisonniers doivent faire la queue pendant 3 à 5 heures pour recevoir leur subsistance. Si l'un d'eux s'effondre, un garde vient lui apprendre à se tenir avec un fouet. »

Et le même article cite cette phrase tirée d'une lettre d'un prisonnier « Si je n'avais pas eu les colis, je serais mort de faim. »

Et voilà ce que les Allemands appellent : « traiter un prisonnier avec humanité ! »

En ce qui concerne le travail des prisonniers de guerre, la Convention s'est également efforcée de régler cette question d'une manière humanitaire. Elle a reconnu la possibilité d'astreindre les prisonniers au travail à l'exception toutefois des officiers et assimilés. Pensant fournir aux prisonniers une protection juridique solide, elle a prescrit l'assimilation du prisonnier de guerre au travailleur national en ce qui concerne la durée du travail, les accidents du travail et, en général, toute la législation du travail. Malheureusement, cette protection s'est révélée bien éphémère lorsque le régime national du travail devient anormal, ce qui est bien souvent le cas dans une nation en guerre. Quant à l'observation de



D'où vient la Haine des Japonais pour les Nazis

(traduit du Reader's Digest, Avril 1943)

Un matin du printemps dernier, à Kyoto, sous une pluie battante, un petit Allemand gros et court, portant l'uniforme de Général Nazi, s'agenouillait devant un reliquaire pour honorer les morts de la guerre japonais. C'était la vingtième fois en quinze jours. Il avait aussi prononcé cinquante discours pressant les Japonais d'avoir confiance en Hitler et d'accepter sa direction. Mais il eut peu d'auditeurs, et la presse ne reproduisit aucun de ses discours.

Mais plus le Général Ambassadeur Ott et ses agents de propagande Nazie s'efforçaient de raver leur joug sur le Japon, comme ils l'avaient fait sur l'Italie, plus les Japonais haïssaient les Nazis pour avoir tenté d'établir leur dictature sur eux... car les Nazis peuvent bien être des Surhommes, eux, les Japonais, sont des Dieux, des Fils du Ciel...

Parmi les raisons qu'ont les Japonais de haïr les Nazis, les unes sont de la faute de Hitler; les autres sont l'épanouissement de la croyance fanatique, que la sainte mission des Japonais est de dominer le monde entier.

Un ministre japonais dit un jour à l'un des premiers dignitaires de l'ambassade allemande: « Parce que vous êtes nos alliés, nous vous ferons l'honneur d'être les derniers Blancs que nous chasserons de l'Orient. »

Les Nazis ne furent pas plus heureux dans leurs tentatives de faire entendre aux Japonais la propagande de Berlin. Tokyo répondit que les émissions à ondes courtes de Berlin étaient si puissantes qu'elles n'avaient pas besoin d'être retransmises en ondes longues. C'était exact, au point de vue technique: seulement au Japon, la possession d'un récepteur à ondes courtes est punie de mort.

Le sobriquet dont les Japonais affublent les Allemands est: les Vautours. A leurs protestations exaspérées, ils répondent: « Mais les vautours sont réellement des aigles. » Au nom de leur association Axiste, les Allemands demandèrent à pouvoir user des anciennes colonies allemandes du Pacifique Sud, comme bases de départ pour attaquer les Etats Unis; plus, une part plus importante des Indes néerlandaises, fabuleusement riches, que les Nazis réclament au titre de leur occupation de la Hollande; plus, des concessions économiques dans les parties de la Chine occupées par les Japonais...

La réponse fut polie, mais ferme: « Mille regrets... Non. » Ken Tsurumi, espion japonais à Singapour, a dit à l'auteur: « Le Japon n'a pas d'alliés et ne peut en avoir. A la dernière guerre, nous avons sorti les Allemands du Pacifique. Ce serait folie de notre part de leur permettre d'y revenir. »

Quand Hitler envahit la Russie, la menace Nazie pour le Japon apparut plus claire. Ils comprirent que l'ambitieux partenaire qu'ils craignaient et haïssaient pourrait devenir leur voisin, à distance de bombardier de Tokyo. Quand les Nazis s'enlisèrent pour leur premier terrible hiver en Russie, Tokyo s'éveilla comme d'un cauchemar. Les journaux jubilaient et annonçaient en grosses lettres

la défaite des Nazis. Plus longue serait la lutte entre Russie et Germanie, plus libre serait la voie du Japon pour la conquête du monde.

Hitler a envoyé des foules d'agents au Japon, comme il avait fait en Italie; mais les Japonais veillent: plus de 2.000 policiers de Tokyo sont attachés à la filature des quelques 300 membres de l'ambassade allemande.

Le ministre des affaires étrangères, Masayuki Tani, dit un jour à l'auteur: « Nous ne tolérerons aucune immixtion dans l'administration de notre gouvernement, qui a, pour le guider, la sagesse des Dieux. »

Au Japon, les Allemands ne peuvent aller d'une ville à l'autre sans passeports spéciaux; leurs maisons sont fouillées par la police, et, dans nombre de magasins, on leur refuse à manger.

Dans les régions conquises par les Japonais, aucune différence n'est faite en faveur des Nazis.

Bref, une bonne part de la haine Japonaise vient des efforts de Hitler pour dominer le pays; mais bien plus profonds et spécifiques sont leur mépris et leur haine pour la race blanche, et pour ce qu'ils appellent la race humaine: car eux sont de la race des Dieux!

Aux Chasseurs, Bûcherons...

de Miquelon et Langlade

Feu de bivouac ou Naïda sibérienne.

dans: Bêtes, Hommes et Dieux par F. Ossendowski, ch. 2.

« Ivan amena deux troncs d'arbres, les équarrit d'un côté avec sa hache, les posa l'un sur l'autre en joignant face à face les côtés équarris, puis enfonça aux extrémités un gros coin qui les sépara de 9 à 10 centimètres. Nous placâmes alors des charbons ardents dans cette ouverture et regardâmes le feu courir rapidement sur toute la longueur des côtés équarris mis face à face.

« Maintenant il y aura du feu demain matin, me dit-il. C'est la NAÏDA des prospecteurs; quand nous errons dans les bois, été comme hiver, nous nous couchons toujours auprès d'une Naïda. C'est merveilleux. »

Il coupa des branches de sapin et en fit un toit incliné, le faisant reposer sur deux montants, dans la direction de la Naïda. On apporta d'autres branchages qu'on étendit sur la neige, sous le toit; on y plaça les couvertures des selles. Peu de temps après je fus aussi forcé d'enlever mon pardessus, et bientôt je m'étendis pour dormir sans aucune couverture, tandis qu'à travers les branches des sapins et à l'extérieur de la Naïda régnait un froid piquant. Après cette nuit-là, je n'eus plus peur du froid. Gelé pendant le jour à cheval, j'étais complètement réchauffé par la Naïda la nuit, et je reposais sans mon lourd manteau, gardant seulement ma blouse sous le toit de pins et de sapins, en buvant une tasse de thé, toujours la bienvenue. »

LA SITUATION MILITAIRE



Les opérations militaires sur le front de Russie sont ralenties par les conditions atmosphériques. Le dégel entrave de part et d'autre les mouvements des immenses masses motorisées qui s'affrontent de Léninegrad à Novorossisk.

Cependant, la pression des deux côtés reste très vive. Les deux adversaires en présence savent bien, l'un et l'autre, que cette trêve relative sera de courte durée et chacun d'eux est prêt à reprendre l'offensive dès que le sol sera à nouveau raffermi dans les steppes et dans les forêts de l'immense Russie.

La poussée allemande sur le Donetz et la poussée russe sur Smolensk sont donc interrompues, mais les combats continuent à être acharnés sur tout le front. Ces combats se livrent avec des masses d'hommes et de matériel souvent considérables, mais ils ont toujours des objectifs limités. De part et d'autre, il s'agit de conserver ou de gagner des positions favorables au départ de la prochaine grande offensive.

Il est devenu certain, en effet, qu'avec le formidable matériel motorisé que possèdent maintenant les armées modernes, l'équilibre d'un front est toujours extrêmement instable. Dans la guerre de 1914-1918, il fallait des efforts énormes et un temps considérable pour enfoncer les lignes de défense et il était toujours possible à l'armée attaquée de « colmater » la brèche faite dans son dispositif avant que l'assaillant ait pu exploiter sérieusement son succès initial. C'est ainsi que les plus gros progrès réalisés par les Allemands au cours de leurs offensives de Mars à Juillet 1918 paraissent minuscules auprès des résultats obtenus aujourd'hui dans des conditions similaires. De plus, dans la dernière guerre, une offensive sur un point du front, par suite justement des difficultés de rupture et d'exploitation dues à la lenteur des troupes, absorbait, dans l'attaque comme dans la défense, à peu près toutes les forces vives des deux assaillants sur tout l'ensemble du front. Une contre-offensive, quand elle pouvait se faire, avait lieu presque toujours aux abords immédiats de la première poussée, c'est-à-dire là où devaient être concentrées toutes les réserves en raison des difficultés de déplacement. Il en fut ainsi, par exemple, de la seconde bataille de la Marne de Juillet 1918.

Dans les conditions actuelles, grâce à l'extrême mobilité et à la puissance de combat des unités motorisées et blindées, une rupture sur un point bien choisi du front peut décider du sort de toute une campagne. L'exploitation d'un succès initial est le plus souvent foudroyante et c'est par centaines de kilomètres carrés que se chiffrent les gains d'une armée qui a réussi à trouver le point faible du dispositif ennemi. Mais ces avantages du premier attaquant ont leur contre partie dans le fait que, si les opérations subissent le moindre ralentissement, l'adversaire peut réussir, à des centaines de kilomètres de là, une autre percée qui se révélera peut-être plus dangereuse encore que l'offensive initiale et qui obligera dès lors celui qui réalisa la première avance à en abandonner tous les bénéfices.

Il est donc essentiel à la guerre moderne, surtout sur un front aussi étendu que celui de Russie et sur lequel

le relief n'offre aucun obstacle sérieux au progrès des unités motorisées, que toute offensive soit lancée dans les conditions les plus favorables possibles. C'est pourquoi, actuellement, les Russes comme les Allemands luttent pour obtenir ou conserver les « têtes de pont » d'où partiront, au-delà des obstacles naturels déjà franchis, les attaques foudroyantes qui amènent les victoires décisives. Dans le Kouban, les troupes d'Hitler luttent désespérément pour garder le delta du fleuve et la place forte de Novorossisk d'où les Russes pourraient menacer dangereusement la Crimée. Sur le Donetz, les troupes du général Golikov se cramponnent avec acharnement à la rive droite du Donetz tandis que les allemands dépensent sans compter les hommes et le matériel pour essayer de franchir le fleuve et d'obtenir les bases de départ pour une poussée comparable à celle qui, dans les steppes du Don, les amena, l'an dernier, aux portes de Stalingrad. De même, à Staraja Russa et surtout devant Smolensk, les Russes, après avoir supprimé les bases allemandes de Viazma et de Rhzev, se rapprochent obstinément de Smolensk, dernier obstacle à une poussée vers la trouée de Minsk qui pourrait être décisive si la grande place allemande était emportée au premier assaut d'une offensive de grand style montée dans cette région.

On peut donc résumer la situation actuelle sur le front de l'Est européen en disant que, malgré les pertes effroyables de la campagne d'hiver, les deux adversaires sont prêts à lancer de nouvelles réserves dans d'immenses opérations d'été. Les combats sanglants qui se livrent actuellement dans les boues du dégel, ne sont de part et d'autre, qu'un prélude à ces opérations majeures et l'offensive qui partira de la position la plus favorable déterminera l'allure de toute la campagne prochaine.

La bataille que livrent dans le même temps les Alliés en Tunisie répond aux mêmes préoccupations. En resserrant leur pression sur les armées de Rommel et de Von Arnim, les Anglais, les Américains et les Français visent non seulement à détruire une partie des meilleures troupes de l'axe, mais encore et surtout à s'assurer les ports de Tunis et de Bizerte qui serviront de bases de départ à l'offensive contre la Sicile et l'Italie. C'est cette formidable menace qui a obligé le haut commandement allemand à risquer la perte de ses divisions d'élite en Tunisie au lieu de tenter une évacuation quand il en était encore temps.

On apprend que la huitième armée, après avoir franchi les lignes de l'oued Akarit, dernier rempart allemand dans le Sud, a effectué sa jonction avec les corps motorisés du général Patton venant d'El Guettar. Pendant ce temps, dans le Nord, Anderson et la première armée britannique accentuent leur pression sur Von Arnim et livrent de violents combats dans le secteur de Medjez el Bab, au débouché de la plaine de Tunis. Dans ces conditions, il est à peu près certain que les italo-allemands sont voués à une défaite totale tandis qu'une opération d'évacuation par mer, avec la puissante flotte anglo-américaine croisant dans les parages, est devenue sans espoir. Cependant,

● Suite en page 8



ILES SAINT-PIERRE & MIQUELON

Atterissage, à St-Pierre du premier câble télégraphique.
Vendredi 30 Août 1867.

Rappelons d'abord les faits qui précédèrent d'une dizaine d'années et plus cet important et heureux événement.

Après des tribulations de toutes sortes qui donnèrent, répétons le, plus de dix ans, et contre l'avis décourageant de certaines sommités de la science, une compagnie anglaise, sous la direction énergique et infatigable de l'ingénieur Cyrus Field, parvint enfin à mener à bonne fin, l'entreprise gigantesque de la pose d'un câble télégraphique à travers l'Océan.

Mais après avoir heureusement vaincu l'obstacle effrayant des profondeurs presque insondables de l'Atlantique et ainsi relié la grande île de Terre-Neuve à l'Europe, cette compagnie se heurta presque à l'improviste contre une difficulté d'un autre genre. Utilisant le vaste trajet par terre que la côte Sud de Terre-Neuve lui présentait, elle y posa des fils aériens et c'est seulement entre le cap Ray et le cap Nord qu'elle immergea un nouveau câble d'une longueur d'environ 60 milles, pour compléter la jonction télégraphique entre l'Europe et l'Amérique. Mais un hiver suffit pour faire reconnaître les inconvénients graves d'un parcours considérable par terre, dans l'île de Terre-Neuve.

Cette vaste île en effet, presque complètement déserte à l'intérieur, n'était que faiblement peuplée sur certaines côtes, et, dans la partie du Sud-Ouest, il n'existait pour ainsi dire à l'époque aucunes voies de communications. Poser les fils en été, à Terre-Neuve, fut très facile, le bois s'y trouvait partout, mais réparer en hiver fut reconnu chose presque impossible. On n'ignore pas en effet que, pendant plusieurs mois, Terre-Neuve et les pays voisins sont ensevelis sous la neige. La neige gèle sur les fils, le verglas les surcharge, les grandes brises arrivent, et ils sont rompus. C'est ce qui arriva. Il fallut, pour les réparer, entreprendre des expéditions dangereuses, et dans tous les cas, des interruptions fâcheuses et inévitables existèrent pendant cette mauvaise saison et vinrent entraver un service qui devait, dans l'intérêt des deux mondes, fonctionner avec une régularité aussi parfaite que possible. C'est pour obvier à ces inconvénients graves que la compagnie se décida à établir une nouvelle ligne reliant par mer la baie de Plaisance à Sydney, avec station à Saint-Pierre, et c'était la première section de ce câble dont la longueur totale serait de 200 milles environ qui fut heureusement immergée le 30 Août.

La veille de ce jour mémorable pour St-Pierre, on avait vu, vers le soir, les deux steamers chargés de la pose du câble traverser le bras de mer qui sépare notre île de la grande terre. On pensa que l'opération de la mise à terre du câble pourrait avoir lieu immédiatement et quelques personnes se rendirent même à l'anse à Dinan, lieu choisi par M. Cyrus Field, pour l'atterissage du câble. Mais la nuit et la brume empêchèrent les navires anglais d'approcher.

(A suivre)

E. S.

● L'EXPLOIT D'UN... Suite de la page 1:

est en danger loin derrière le convoi et demande du secours ». La corvette donne toute la vitesse dont elle est capable et fonce à nouveau. Bientôt la pomme du mât du navire en détresse est en vue. Dans une demi-heure la corvette sera près de lui et lui donnera toute sa protection. Hélas, deux explosions, deux colonnes de fumée: il ne reste bientôt que des radeaux chargés de naufragés. A bord de la corvette, la pitié, mais la rage aussi, sont montées au cœur de chacun. Les horreurs de la guerre apparaissent une fois de plus dans leur sanglante réalité. Les ordres sont formels: contreattaquer d'abord, ensuite sauver les rescapés.

Heureusement, il fait un temps exceptionnel, un de ces beaux matins calmes, comme pour la pacifique école à feu, au large des Iles d'Or.

Le sous-marin meurtrier est bientôt repéré et attaqué. En vingt-trois minutes, il va recevoir son châtiment. Ce sont d'abord deux pleins paniers de bonnes grenades déversées méthodiquement au-dessus de lui, puis un cri monte d'arrière la corvette en furie: « Sous-marin en surface! ». Effectivement, droit derrière elle, le monstre remonte lentement. Le combat singulier va-t-il s'engager sans témoins, au milieu de l'Océan? Non l'ennemi prend de la vitesse et tente de s'enfuir.

« A droite toute! Allure maximum! Zéro! Comme ça! »

Le boche est maintenant droit devant, complètement hors de l'eau; les hommes courent sur le pont. « Alerte droit devant; hausse mille huit cents! dérive zéro! feu de salve! attention, feu! »

Le premier coup tombe court, un léger tangage gêne les pointeurs. Le deuxième coup semble assez long. « Plus près, quatre cents! Feu! » Désormais les canoniers vont être à la fête. Le troisième coup tombe au but. Le sous-marin est durement touché, une épaisse fumée noire s'échappe de l'arrière. « Feu continu, commencez le feu! » Et, mieux qu'à l'exercice, les coups suivants frappent impitoyablement l'ennemi. Des morceaux du pont-baignoire, du kiosque, de la pièce voltigent. En moins d'une minute le sous-marin n'est plus qu'une épave jonchée de cadavres. Les survivants se rendent et se jettent à l'eau. Le feu a cessé. La corvette s'approche alors lentement de son redoutable adversaire maintenant terrassé et, doucement, sans heurt, pose son étrave sur lui. Le kiosque se penche, se remplit d'eau comme une cuvette, puis le sous-marin disparaît pour toujours tandis qu'en tête de mât une légère brise fait claquer fièrement le petit pavoi hissé au début de l'action.

Rapidement, les rescapés sont fait prisonniers. Grande est leur surprise de se voir empoigner dans l'eau par des hommes à pompons rouges, eux qui les croyaient mis hors de combat pour toujours, et, tandis que, sans un mot, les prisonniers gagnent les différentes soutes du bord pour y commencer leur captivité, les marins de la vraie France, souriant à la victoire, écouvillonnent en chantant leurs pièces encore fumantes et se préparent avec ardeur à un nouveau combat. »

■ TRIBUNE LIBRE *Suite de la page 2*

Au point de vue Santé Publique, il n'est pas douteux que les coopératives associées en magasin de gros et entreprise de production auront un rôle considérable à jouer dans l'après-guerre. La population de notre pays aura été tellement sous-alimentée qu'il faudra plus que la publicité pour fournir certains aliments essentiels et, à ce moment, le contrôle de la production par les consommateurs eux-mêmes sera la meilleure garantie d'une alimentation saine et reconstituante entièrement exempte de fraude, falsification et mauvaise qualité. Vu seulement sous cet aspect, la puissance constructive des consommateurs groupés est immense tout en ne représentant que des avantages tant pour l'individu que pour la Nation; sous ses autres aspects, cette puissance est tout aussi bienfaisante. Pour la réalisation et le développement rapide de ce programme, la coopération de l'Etat et des Consommateurs est indispensable et nécessaire.

F. Olano

● PRISONNIERS DE... *Suite de la page 3*

ces prescriptions, le gouvernement Allemand s'est montré très strict et les circulaires allemandes à ce sujet ordonnent « Pas une heure de plus, mais pas une heure de moins », pendant que les instructions données aux employeurs rappellent sans cesse l'obligation d'obtenir des prisonniers un rendement maximum. C'est ainsi que le gouvernement allemand a pu obliger des prisonniers à des journées de travail de 12 heures pour des travaux rudes ne comportant que d'assez courtes pauses, alors que dans les camps anglais, on n'a pas signalé de journée de travail dépassant 9 heures.

Par contre, la Convention prescrit expressément « un repos de 24 heures consécutives chaque semaine, de préférence le Dimanche ». L'avant-projet de la Convention de 1929 prévoyait que les prisonniers seraient soumis d'une manière générale à la réglementation du travail en vigueur dans les pays au pouvoir duquel ils se trouvaient. Mais le texte définitif a écarté cette assimilation en ce qui concerne le repos hebdomadaire. Ceci n'a nullement empêché le gouvernement allemand de préciser par un décret du Ministère du Travail du Reich du 31 Juillet 1941 que « du fait qu'aux termes de la Convention de Genève, le prisonnier peut être occupé aux mêmes travaux que les nationaux, il pourra être tenu de travailler le dimanche lorsque les ouvriers allemands y sont également tenus. Ce travail ne comportera pas nécessairement l'octroi d'une période de repos de 24 heures consécutives au cours de la semaine.... En tout cas après un travail ininterrompu de 3 semaines, le prisonnier aura droit à un repos de 24 heures consécutives ». (Der Deutsche Volkswirt, 22 Août 1942). Encore une fois éclate ici le cynisme du gouvernement allemand, qui invoque à l'appui de sa thèse, la Convention même qu'il viole de manière éhontée.

Et effectivement, les rapports des délégués de la Croix Rouge constatent que dans certains cas, les prisonniers travaillants dans les mines en Allemagne ne bénéficiaient du repos du dimanche que 2 fois par mois pour les travailleurs du fond et une fois par mois pour ceux de la surface.

Enfin, les prisonniers employés à d'autres travaux que l'administration, l'aménagement et l'entretien des camps ont droit à un salaire, en général fixé par l'Etat détenteur en fonction des tarifs en vigueur pour les militaires exécutant les mêmes travaux que les prisonniers, ou pour les travailleurs civils, d'accord avec l'autorité militaire.

Ces salaires varient beaucoup suivant le mode d'emploi des prisonniers et le pays où ils sont employés. Leur caractère suffisant dépend de la mesure où les salaires nationaux sont eux-mêmes proportionnés à l'effort exigé.

Ils ne sont pas versés directement au prisonnier, mais un compte lui est ouvert dont il ne touchera le solde qu'à sa libération. En attendant, il peut toucher des acomptes en bons spéciaux. (Lagergeld en Allemagne). Souvent, on prélève sur la rémunération du prisonnier un certain pourcentage en faveur de ses camarades.

En principe, les prisonniers ne peuvent effectuer de travaux en rapport direct avec les opérations de guerre. Il est évident que cette disposition ne signifie plus rien dans un pays dont toutes les ressources et tous les moyens de production participent à l'effort de guerre.

En somme, si l'Allemagne se réfère aux principes de la Convention de Genève dans sa réglementation des prisonniers de guerre, c'est presque toujours en en violant les dispositions. Seule la crainte des représailles l'a jusqu'ici plus ou moins contrainte à la modération.

En ce qui concerne les prisonniers français, alors même qu'ils constituaient entre ses mains un instrument de chantage propre à impressionner le gouvernement fantoche de Vichy, on a vu comment ils étaient traités. Maintenant qu'aucune limite n'existe plus à cet égard, on ne peut plus qu'espérer que l'Allemagne attachera plus de prix au potentiel de travail représenté par 1.300.000 Français même affaiblis par les privations et les mauvais traitements, qu'à sa politique de désintégration systématique du peuple français.

C. L.

AVIS

Un arrêté de l'Administrateur du Territoire en date du 7 avril 1943 rappelle l'interdiction de l'emploi de la ligne de fond dans la zone des eaux territoriales.

Toutefois ledit arrêté autorise l'emploi de la ligne de fond dans les eaux territoriales pendant la période du 15 Novembre au 15 Avril.

Une surveillance sera exercée par la Gendarmerie du Territoire et les délinquants feront l'objet des sanctions prévues par les textes en vigueur en la matière.

Pour continuer à combattre sur tous les fronts du monde — Angleterre, Atlantique, Egypte, Lybie, Méditerranée, Océan Indien, Pacifique, Russie — pour remplacer les braves qui tombent chaque jour, la FRANCE a besoin de tous ceux qui ont la liberté de prendre les armes

ENGAGEZ-VOUS

dans les Forces Françaises Libres





LA SITUATION... Suite de la page 5:

Kommel et Von Arnim, suivant les ordres du Fuehrer, résisteront jusqu'au bout parce que leur but n'est pas de vaincre ou même de sauver leurs troupes, mais simplement d'empêcher le déclenchement rapide de l'attaque majeure contre l'Italie.

Ainsi, sur tous les théâtres d'opérations contre l'Allemagne et l'Italie, nous assistons actuellement au même phénomène. Partout, en Russie comme en Tunisie, se livrent de durs combats qui, si importants qu'ils puissent être en eux-mêmes, ne sont que les préludes à des opérations beaucoup plus vastes qui se déclencheront aussitôt que les conditions atmosphériques et les conditions stratégiques favoriseront suffisamment l'un quelconque des adversaires.

Il est évidemment à peu près impossible de prévoir dès maintenant l'issue de ces futures et gigantesques batailles. Il ne semble cependant pas qu'aucune d'elle puisse apporter, cet été encore, une décision générale. En Russie, les allemands ne peuvent guère espérer autre chose que de neutraliser momentanément la formidable masse de l'armée soviétique. En Italie ou en Europe occidentale, ce que les Alliés peuvent attendre raisonnablement, c'est l'établissement de solides positions continentales d'où pourra partir l'offensive finale, dirigée au cœur même de la puissance hitlérienne.

R. D.

AVIS

L'Administrateur du Territoire, après avis du Comité de Surveillance des Prix, a fixé *uniformément* à vingt francs, le prix de vente du litre de rhum au public sur toute l'étendue du Territoire (rhum titrant 54° au minimum).

Il signale à MM. les Commerçants qu'il leur est formellement interdit, sous peine de sanctions judiciaires, de vendre cette boisson aux consommateurs, sans présentation de leur part d'une carte d'achat délivrée par le Service du Ravitaillement, aux seuls chefs de famille.

Ces cartes qui seront valables jusqu'au 31 Décembre 1943 portent certaines indications qui devront être scrupuleusement respectées tant par les fournisseurs que par les consommateurs.

Elles pourront être obtenues du 15 au 30 Avril prochain (dernier délai) au service du Ravitaillement pour Saint-Pierre et l'Ile-aux-Marins, et au Bureau du Délégué de l'Administrateur pour Miquelon.

Passé ce délai, aucune dérogation ne sera accordée.

LA LIBERTÉ de Saint-Pierre et Miquelon est publiée à Saint-Pierre et imprimée à l'Imprimerie du Gouvernement.

Prix de l'abonnement:	
Pour le Territoire:	1 an.... 50 fr. 6 mois 26 fr.
France et Colonies:	1 an.... 70 fr. 6 mois 40 fr.
Etranger:	1 an.... 3 dollars U.S.A. 6 mois 2 dollars U.S.A.
Canada:	1 an.... 3 dol. 50 Canad. 6 mois 2 dol. 50 Canad.

Prix des Annonces:	
(Payable d'avance)	
1 à 6 lignes.....	16 fr.
Chaque ligne en sus.....	3 fr.
Chaque annonce répétée, moitié prix	
Les avis et annonces doivent être remis 4 jours avant la publication	

Les abonnements sont reçus, pour les Etats-Unis au Bureau de la Free French Delegation, 626 Fifth Avenue, New-York City; et pour le Canada, au Service d'Information de la France Libre, 448, Avenue Daly, Ottawa, Canada.

Etat-Civil de Saint-Pierre

NAISSANCES:

9 Avril. — Clément, André-Simon-Gérard.

DÉCÈS:

13 Avril. — Lefèvre, William-Théophile-Eugène.

Etat-Civil de Miquelon-Langlade

NAISSANCES:

5 Avril. — Detehevéry, Richard-Léon-Raymond.

A VENDRE

Un doris avec moteur ATLANTIC 4 HP.
Un lot de vignots à capelan.
Vaisselle et batterie de cuisine.
S'adresser à Madame Jean Bouteiller.

ABONNEZ-VOUS:

VOUS NOUS AIDEREZ.

L'ESPAGNOL Gustave

Quai de la Roncière — SAINT-PIERRE

Articles de Ménage

Ripolin et Peintures toutes couleurs

Essences -:- Huile de lin -:- Mastic -:- Vernis
Verre ordinaire et imprimé, etc.

Appareils de Chauffage en tous genres

Eugène THÉAULT

QUAI DE LA RONCIERE

FERBLANTERIE - QUINCAILLERIE

POSES APPAREILS DE CHAUFFAGE

SALLE DE BAINS ET ACCESSOIRES